



1880

**DICTIONNAIRE CULTUREL
DE STRASBOURG**

1930

Sous la direction de Roland Recht et Jean-Claude Richez

PRESSES UNIVERSITAIRES DE STRASBOURG

désormais scindées en deux instituts spécifiques.

Organisé dès 1872, le *Seminar für mittelalterliche Geschichte* (séminaire d'Histoire médiévale) est installé au premier étage du *Collegiengebäude* (Palais universitaire). Sa bibliothèque possède la quasi-totalité des sources éditées avant 1914. Les titulaires de la chaire sont Julius Weizsäcker (1828-1889) de 1872 à 1876, puis Paul Scheffer-Boichorst (1843-1902) entre 1876 et 1890. Harry Bresslau lui succède jusqu'en 1913, puis reprend son poste de 1914 à 1918, lorsque Walter Goetz (1867-1958) est mobilisé. Plusieurs professeurs extraordinaires (non titulaires) interviennent avant 1918, à l'instar de l'archiviste Wilhelm Wiegand, de l'économiste Eberhard Gothein (1853-1923) ou de l'historien Ernst Sackur (1862-1901). L'accent est porté sur la recherche et l'édition de documents – avec Aloys Schulte (1857-1941), Gustav Schmoller, Hermann Broch (1886-1951) ou Alfred Hessel (1877-1939) – plus que sur l'enseignement. À partir de 1919, les collections de l'institut s'enrichissent sous la direction de Marc Bloch. Tout comme les médiévistes qui lui succèdent dans les années trente – Charles-Edmond Perrin (1887-1974), arrivé en 1927 comme maître de conférences, et Jean Déniat (1885-1970), ouvrant la voie à une nouvelle génération d'historiens : Robert Boutruche (1904-1975), Jean Schneider (1903-2004), Philippe Dollinger (1904-1999) –, le fondateur des *Annales* dispensent des cours d'histoire du Moyen Âge destinés aux étudiants qui préparent ou bien un certificat de licence ou bien à ceux qui préparent l'agrégation. Après la guerre, les étudiants ne sont qu'une dizaine. Jusqu'en 1919, le *Seminar für neuere Geschichte* (séminaire d'Histoire moderne) communique avec l'institut d'Histoire du Moyen Âge par une porte que la tradition connaît sous le nom de « passage Marc-Bloch-Lucien-Febvre ». Le premier titulaire du poste de

professeur est Hermann Baumgarten, spécialiste de la Prusse, à qui succède Conrad Varrentrapp (1844-1911) jusqu'en 1901. Au départ de ce dernier, la chaire est dédoublée. La nomination du catholique Martin Spahn (1875-1945) aux côtés de Friedrich Meinecke provoque une levée de boucliers en Prusse, mais l'affaire se conclut par un *modus vivendi*. L'archiviste Wiegand remplace Meinecke et cède la place à Karl Stählin (1865-1939) en 1913. Plusieurs *Dozenten* interviennent pendant la période, notamment l'américaniste Hermann von Holst (1841-1904), ou le médiéviste Hermann Bloch (1867-1929). La réorganisation de 1919 est portée par Christian Pfister, qui fait attribuer la chaire d'histoire moderne à Lucien Febvre et celle d'histoire contemporaine à Georges Pariset. Ce dernier est remplacé, à son décès en 1927, par Georges Lefebvre (1874-1959). Gaston Zeller (1890-1960) arrive pour sa part en 1933.

G. BISCHOFF, I. LABOULAIS ET C. MAURER

Voir aussi

Annales | Réunions du samedi | Professeurs | *Seminar*.

Pour aller plus loin

• S. Buzzi, « Georges Lefebvre (1874-1959), ou une histoire sociale possible », *Le Mouvement Social*, 200, juillet-septembre 2002, p. 177-195.

• F. Olivier-Utard, *Une université idéale ? Histoire de l'Université de Strasbourg de 1919 à 1939*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2016.

• S. Roscher, *Die Kaiser-Wilhelms-Universität Straßburg 1872-1902*, Francfort/Main, Peter Lang, 2006.

HISTOIRE COMPARÉE DES RELIGIONS

La création de la chaire d'histoire comparée des religions de l'université de Strasbourg en 1919 s'inscrit dans le grand mouvement institutionnel qui naît en Europe dans le dernier quart du XIX^e siècle et qui permet la mise en place de chaires professorales non confessionnelles, comme à Genève (1874), à Leyde, à Amsterdam (1877), et au Collège de France (1879).

En France, l'esprit de la législation laïque ouvre de nouvelles perspectives de recherches reposant dorénavant sur une étude critique des religions, selon la déclaration du ministre de l'Instruction publique Armand Fallières (1841-1931), en 1892, pour lequel les religions « constituent une portion intégrante de l'histoire de l'humanité » ; il y a donc lieu selon lui « de les soumettre comme l'histoire elle-même, à l'examen, à la comparaison, à la critique, et d'en montrer l'enchaînement et la filiation ». Cet intérêt pour l'approche historico-critique des religions est initié très tôt par Eugène Burnouf (1801-1852), professeur de sanskrit au Collège de France, et poursuivi par son élève Max Müller (1823-1900), fondateur de l'histoire comparée des religions en Europe. Comme le note Hugh G. Rawlinson, des études védiques initiées par Burnouf et continuées par Müller « sortit l'étude comparée des religions, qui exerça sur la pensée moderne une action à laquelle on ne peut comparer que celle de *L'Origine des espèces* de Darwin ». C'est dans cet esprit que les facultés de Théologie françaises sont fermées en 1885, et que la section des sciences religieuses de l'École pratique des hautes études est créée en 1886. Suite à ce mouvement scientifique et sous la pression des républicains français revendiquant la laïcité face à l'obscurantisme religieux, la loi de séparation des Églises et de l'État est votée en 1905. Cependant, par sa situation particulière due à l'occupation allemande de 1870, la section d'histoire de la faculté des Lettres de Strasbourg doit attendre la libération de 1918 pour pouvoir créer sa propre chaire d'histoire comparée des religions par le décret présidentiel du 1^{er} octobre 1919.

Si, durant la période allemande, certains professeurs touchent à ce domaine, en particulier le géographe et ethnologue Georg Gerland et le philologue Richard Reitzenstein,

représentant de la *Religionsgeschichte Schule* (école de l'Histoire des religions), la chaire d'histoire comparée des religions de Strasbourg est la première à avoir été installée dans une faculté française et restera unique en France jusqu'à la création de celle de la Sorbonne en 1970. Cette initiative a pour finalité de placer Strasbourg juste derrière Paris dans le domaine de l'étude des religions et de faire contrepoids aux enseignements des deux facultés de Théologie strasbourgeoises qui n'ont pu être fermées par le gouvernement français en 1885. Ce contrepoids est alors incarné par le premier professeur d'histoire des religions, Prosper Alfaric, dont les thèses (*L'Évolution intellectuelle de saint Augustin* et *Les Écritures manichéennes*) sont soutenues en Sorbonne en 1918. Alfaric est nommé professeur à Strasbourg en 1919. En pleine crise moderniste, ses recherches sur le Jésus historique et ses positions scientifiques sur l'histoire du christianisme primitif entraînent son excommunication en 1933. Dans la mouvance de la méthode historico-critique qu'enseigne Alfred Loisy (1857-1940) au Collège de France, ses études sur la figure construite de Jésus l'amènent à affirmer que « le caractère fictif des informations fournies sur lui par ses premiers témoins nous invite à penser que sa personnalité n'est qu'un mythe » et que, de ce fait, « ce n'est pas le Christ qui a fondé le christianisme. C'est plutôt le christianisme qui a élaboré progressivement la figure du Christ » (*Le Problème de Jésus et les origines du christianisme*, 1932). Côté des tenants de l'école comparatiste, les exégètes protestants libéraux ainsi que les indianistes et les iranologues de la Société asiatique, Alfaric parvient à tisser un réseau savant à l'aide duquel il obtient pour sa bibliothèque d'histoire des religions un ensemble d'ouvrages et d'objets religieux. Lorsque l'anthropologue écossais James George Frazer

(1854-1941) est nommé docteur *honoris causa* de l'université de Strasbourg, il offre à cette occasion vingt-six volumes de ses œuvres pour enrichir le fonds de la bibliothèque. Un musée d'études est également constitué grâce aux dons d'objets grecs, égyptiens, indiens, tibétains, birmanes, chinois, japonais. Salomon Reinach (1858-1932), directeur du musée de Saint-Germain-en-Laye, lui offre des moulages, tout comme Georges Bénédict (1857-1927) et Edmond Potier (1855-1934), conservateurs du musée du Louvre, le libraire parisien Émile Nourry (1870-1935) et Moïse Ginsburger, de la Bibliothèque nationale et universitaire. Le don le plus important vient, par l'intermédiaire de l'indianiste Sylvain Lévi (1863-1935), du musée Guimet, dont le directeur est alors l'égyptologue Alexandre Moret (1868-1938). Cinquante-trois statuettes représentant le Bouddha, les quatre gardiens des points cardinaux, des bodhisattva et des moines bouddhistes, les dieux Śiva, Viṣṇu et ses avatāra, Kṛṣṇa, Ganeśa, Lakṣmī, des divinités taoïques et Lao-Tseu viennent enrichir ce musée d'études à partir duquel Alfaric fait ses cours d'histoire comparée des religions. Tous ces objets sont conservés dans un meuble vitré complétant avantageusement la bibliothèque de l'institut qui compte déjà plusieurs milliers d'ouvrages en à peine trois ans d'existence. Dès 1920, Alfaric obtient l'une des salles du Palais universitaire laissée vacante après le départ de l'institut d'Histoire de l'art pour le Palais du Rhin. Dans ce nouvel institut se réunissent également, à son initiative, des professeurs de la faculté des Lettres, un samedi après-midi par mois, afin de présenter et d'apprécier « en libres causeries les publications récentes qui peuvent servir à une étude objective des croyances et des pratiques religieuses » (*Bulletin de la faculté des Lettres*, 1923). Très actif, il est aussi

président de la commission des publications de la faculté des Lettres, les futures Presses universitaires de Strasbourg, à laquelle il assure un véritable rayonnement scientifique en France et à l'étranger.

Alfaric milite ouvertement en faveur de l'intégration de l'histoire des religions dans les programmes scolaires de la République française. Si le doyen de la faculté des Sciences de Strasbourg Edmond Rothé avoue en 1929 lors d'une allocution en sa présence que l'histoire des religions est l'une des disciplines qui exigent « à la fois le plus de connaissances, le plus de prudence dans le jugement, le plus d'indépendance d'esprit, le plus de courage dans les conclusions », Alfaric fait l'amer constat qu'à son sujet, dans l'enseignement public, « malheureusement, les programmes sont muets. Ils font bien une place importante à la géographie de tous les pays. Ils veulent bien que les élèves connaissent le relief et le climat, les produits et les débouchés du Sénégal et du Maroc et de l'Indochine française, voire de la Chine et de l'Inde. Ils se désintéressent de leur religion ». Il n'a de cesse d'alerter, au niveau national, les instituteurs de l'enseignement public sur la nécessité d'enseigner cette discipline, seule garante, dans la République française, d'une connaissance historique, non confessionnelle et dépassionnée des religions, et face au mouvement colonial, d'une prise de conscience de l'histoire des cultures et des croyances religieuses sous-jacentes qui les structurent.

G. DUCŒUR

Voir aussi

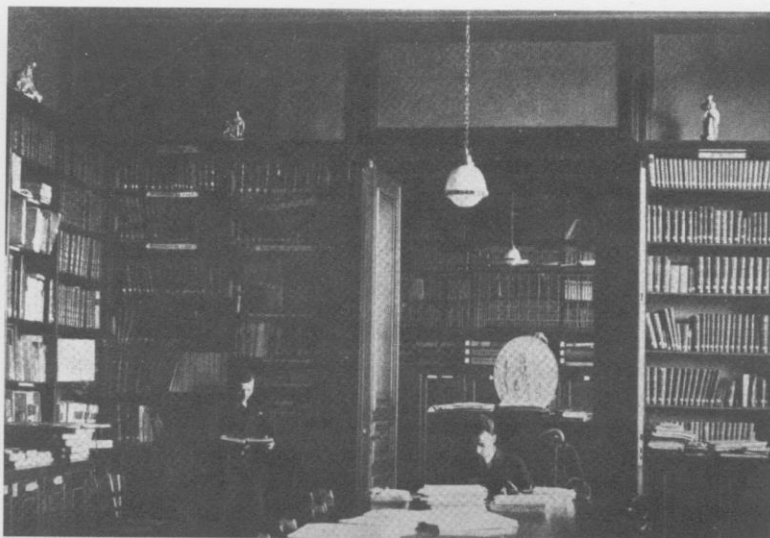
Bibliothèques de lettres et de sciences humaines | Libre-pensée et action laïque.

Sources

P. Alfaric, « L'histoire des religions », in *Conférence faite par M. le professeur Alfaric aux institutrices et instituteurs de l'Aube*, Section de l'Aube du syndicat national des institutrices et instituteurs publics de France et des colonies, 1929.

Pour aller plus loin

É. et O. Poulat, « Le développement institutionnel des sciences religieuses en France », *Archives de sociologie des religions*, 21, 1966, p. 23-36.



Anonyme, *Institut d'Histoire de l'art*, in *Livret guide de l'université de Strasbourg*, 1920-1930.

•M. Simon, « Une originalité à l'université de Strasbourg : la chaire d'histoire des religions », in C.-O. Carbonell et G. Livet (éd.), *Au berceau des « Annales ». Le milieu strasbourgeois. L'histoire en France au début du xx^e siècle*, Toulouse, Presses de l'institut d'Études politiques de Toulouse, 1979.

HISTOIRE DE L'ART

La reconnaissance académique de l'histoire de l'art en tant que discipline autonome qui ne soit plus rattachée à l'archéologie, à l'esthétique ou à l'histoire se manifeste après 1860 par la création de chaires dans les grandes universités de l'Empire. Alors encore simple complément de l'apprentissage du dessin, la discipline était reconnue dès la fin du xviii^e siècle avec la nomination de Johann Fiorillo (1748-1821) à Göttingen. Mais elle n'avait pas l'ambition scientifique que veut instaurer le projet de réforme de Wilhelm von Humboldt (1767-1835) en 1810, prônant l'unité de l'enseignement académique et de la recherche scientifique pour en faire deux rouages essentiels du fonctionnement de l'État, ce qui donne une impulsion à l'enseignement de l'histoire de l'art à Berlin dès les années

1820. L'université est alors considérée par Humboldt comme un enjeu politique de première importance. C'est le modèle lointain de Strasbourg après 1871. En 1873-1874, sur vingt-neuf établissements d'enseignement supérieur, Strasbourg, dont le *Kunstgeschichtliches Seminar* (séminaire d'Histoire de l'art) est fondé en 1872, est un des mieux pourvus : y sont enseignés l'histoire de l'art et l'archéologie gréco-romaines, l'art paléochrétien (sans chaire cependant), l'art médiéval et l'art moderne. En 1872, le Palais universitaire (*Collegiengebäude*) n'étant pas encore en place, les instituts d'Histoire de l'art et d'Archéologie sont installés à titre provisoire dans les salles du palais Rohan jusqu'à l'ouverture du Palais universitaire en octobre 1884. Dans ce somptueux bâtiment à l'autre extrémité de l'axe qui le relie au *Kaiserpalast* (Palais impérial), l'histoire de l'art et l'archéologie occupent de grands espaces où sont déployées leurs riches bibliothèques constituées depuis l'annexion. Aby Warburg les décrit comme des lieux de savoir uniques en raison de leur contiguïté incitant ainsi à une libre

circulation, qui ont inspiré la conception de sa propre bibliothèque à Hambourg. Le palais Rohan se trouvant en travaux à ce moment-là, les collections de peintures de maîtres anciens nouvellement acquises par Wilhelm von Bode sont transférées du musée à l'université en 1890 où elles sont accessibles au public, et donc aux étudiants. À quoi il faut ajouter les acquisitions faites par les deux instituts, de reproductions photographiques acquises chez Braun ou Alinari, ainsi que de plaques de projection destinées aux cours.

Le premier *Ordinarius* (professeur titulaire) nommé à Strasbourg est Anton Springer : en 1860, il avait inauguré une chaire d'histoire de l'art médiéval et moderne à l'université de Bonn, et joué, de ce fait, un rôle déterminant dans l'institutionnalisation de la discipline dans les pays germanophones. Ce titre de gloire, ainsi que le succès qu'il obtint à Bonn, expliquent sans doute sa nomination à Strasbourg. Là cependant, le public est peu nombreux et ne porte pas à l'histoire de l'art l'intérêt attendu. Déçu, et, de surcroît, en conflit avec le président Eduard von Möller (1814-1880), Springer ne reste en poste qu'une année (1872-1873).



Anonyme, *Hubert Janitschek*, 1884.